

3

REVUE ARCHÉOLOGIQUE

OU RECUEIL

DE DOCUMENTS ET DE MÉMOIRES

RELATIFS

A L'ÉTUDE DES MONUMENTS, A LA NUMISMATIQUE ET A LA PHILOGIE
DE L'ANTIQUITÉ ET DU MOYEN AGE

Publiés par les principaux Archéologues

FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

et accompagnés

DE PLANCHES GRAVÉES D'APRÈS LES MONUMENTS ORIGINAUX

Tirage à part.

GOMORRHE, SÉGOR ET LES FILLES DE LOT

(LETRE A M. F. DE SAULCY)

Par M. CH. CLERMONT-GANNEAU

PARIS

AUX BUREAUX DE LA REVUE ARCHÉOLOGIQUE

LIBRAIRIE ACADEMIQUE — DIDIER et C^e

QUAI DES AUGUSTINS, 35

Droits de traduction et reproduction réservés.



154353

GOMORRHE, SÉGOR

ET

LES FILLES DE LOT

(EXTRAIT DE LA REVUE ARCHEOLOGIQUE)

LETTRE A M. F. DE SAULCY

Monsieur et cher maître,

Je suis heureux de vous avoir fourni, par un mot dit en passant dans la *Revue critique* (1), l'occasion de revenir sur une question où vous avez déjà apporté tant de lumière, et je m'empresse de répondre à l'appel que vous voulez bien m'adresser (2).

L'orthographe exacte et la prononciation du nom des ruines de *Goumran* ou *Oumrán* étant considérée par vous comme un élément essentiel du problème de l'identification de *Gomorrhe*, je vous demanderai la permission de vous dire le peu que je sais sur ce point par mon expérience personnelle.

Les intéressantes ruines découvertes par vous non loin de la mer Morte, vers le débouché de la vallée du Cédron, m'ont été désignées par les *Bédouins* qui m'y accompagnaient sous le nom de *Goumrán*; la forme *Oumrán* est la prononciation des Arabes *hiérosolymitains*.

Les deux variantes *Oumran* et *Goumran*, que vous aviez notées lors de votre premier voyage, sont donc parfaitement exactes et il n'y a

(1) *Revue critique*, 22 juillet 1876, p. 270.

(2) *Revue archéologique*, novembre 1876. *Lettre à M. Clermont-Ganneau sur les ruines de Gomorrhe*. Cf. *Notes sur la Pentapole maudite*, id., novembre 1875.

pas lieu de rejeter la dernière comme le résultat d'une erreur que vous auriez commise.

Il existe, je n'ai pas besoin de vous le rappeler, et je n'en parle que pour ceux qui liront ces lignes, il existe en arabe une lettre jouissant précisément de cette double faculté d'être prononcée *g* par les Bédouins et d'être élidée par les Syriens des villes : c'est le ق *qaf*, ou *k* emphatique; par exemple, le mot قلب *qalb*, cœur, est prononcé *galb* par les Bédouins et *àlb* par les citadins (l'accent sur l'*à* représente un léger coup de glotte qui a à peine la valeur du *hamzè* et qu'il ne faut pas confondre avec l'esprit rude ' conventionnel employé pour transcrire le *a'in*).

Ces deux prononciations ne sont d'ailleurs pas les seules que peut affecter le *qaf*; l'immense majorité des *fellahins*, ou paysans sédentaires, en font un *k* naturel tout à fait analogue au *k* européen; ainsi, pour conserver l'exemple choisi, ils disent *kalb* au lieu de *qalb*.

A cet état le *qaf* pourrait se confondre avec le ك *kaf* ou *kef*, *k* naturel; mais la méprise est difficile, parce que ceux des Arabes qui prononcent *k* au lieu de *q* donnent au véritable *k* le son de *tch*; par exemple, ceux qui disent *kalb* pour *qalb*, cœur, disent *tchalb* pour *kalb*, chien كلب (1).

Vous aurez aussi probablement remarqué que parfois, chez les Bédouins, surtout à la fin des mots, le *q* devenait *dj*; par exemple, *refidj* pour *refiq*, compagnon.

De ces cinq prononciations syriennes du *qaf* : *q*, *k*, *g*, ' , *dj*, la moins répandue est assurément la première, *q*, qui est cependant la seule admise par les lettrés, par exemple, pour la récitation du Qoran.

Il résulte de tout cela que le nom des ruines en question doit être écrit en arabe قمران; qu'un Bédouin le prononce *goumrán*, et un Arabe de Jérusalem (par exemple un drogman) *oumrán*; tandis qu'un *fellah* de la montagne le prononcerait *koumrán* et un lettré ou un arabisant européen *goumrán*.

Le *g* bédouin se distingue d'ailleurs à merveille du غ *gh* ou *ghain*, qui n'est autre chose qu'une *r* fortement gutturale, ou plus exactement la douce (2) du *kha*.

(1) Les Bédouins prononcent aussi généralement le *kaf* naturel comme un *tch*.

(2) Je veux dire par là que le son du *ghain* est à celui du *kha* comme *b* est à *p*, *d* à *t*, *g* à *q*, etc.

Le duc de Luynes fait erreur en assurant que les Arabes écrivent le nom de cette

C'est donc cette forme arabe *Qoumrân* qu'il convient de comparer au nom hébreu de *Gomorrhé*, עמרה, *Amorah*, ce qui revient à dire, comme j'ai voulu le dire dans la *Revue critique*, que la ressemblance des deux mots résultant de la présence du G, dans la transcription moderne *Goumran* et dans la transcription antique des Septante, *Gomorrha*, est purement apparente, puisque le G représente dans ces deux mots, rapprochés par une rencontre fortuite, deux lettres sémitiques bien différentes.

Il nous faudrait rendre compte de la mutation du *ain* ou *ghain* hébreu initial en un *gaf* arabe.

Je ne crois pas que nous ayons jusqu'ici beaucoup d'exemples d'un pareil changement.

Cependant j'appellerai votre attention sur un fait qui semblerait à première vue en faveur de cette hypothèse.

Le nom de *Segor*, autre ville de la Pentapole, צער (*Soghar*), contient comme seconde radicale cette même lettre *ain* ou *ghain* par laquelle commence le nom de Gomorrhé.

Ségor ayant, selon le texte biblique, échappé seule à la catastrophe, continua d'exister jusqu'à une date relativement moderne, puisqu'à l'époque d'Eusèbe et de saint Jérôme elle était habitée et qu'un détachement militaire y tenait garnison (cf. la *Notitia dignitatum imperii Romani*, qui inscrit à Zoara des *Equites sagittarii indigenæ*).

Cette continuité persiste jusqu'aux temps arabes.

Les géographes musulmans font en effet mention de cette ville et lui conservent son nom sous les formes زغر ou صغر (1).

Yaqout (III, 397) écrit aussi ce nom سقر et Moqaddesy (éd. de Goeje, p. 178) dit :

« *Soghar* ; les habitants des deux *Koura* l'appellent سقر » (un ms. donne la variante صقر).

Le remplacement du *sad* initial par le *sin* n'est pas surprenant, les sifflantes pouvant en arabe s'écrire indifféremment comme naturelles ou comme emphatiques devant une autre lettre emphatique,

ruine *Ghâmra*, par un *ghain*. Cette erreur est d'autant plus inattendue qu'il transcrit bien le nom comme il l'entendait, *Gamrân* par un *g* simple, correspondant au *gaf* des Bédouins (*Voyage d'exploration à la mer Morte*, I, 117; cf. p. 119).

(1) Le changement du *sad* arabe (= *sadi* hébreu) en *za* arabe ou *zain* (en arabe vulgaire cette lettre a gardé son nom hébreu : *Zain*) n'a rien que de régulier; c'est ainsi que le mot arabe *saghîr*, *petit* (cf. צעיר et l'allusion biblique à la « petite » de Ségor), devient dans la langue vulgaire *z'ghîr*, seulement ce *z* reste dans la même gamme emphatique que le *ص* et se prononce comme un *ض*. Le Targum du pseudo Jonathan écrit le nom de Segor par un *zain*, זוער.

parce que cette dernière réagit physiquement sur elles et les fait passer au registre emphatique; l'on peut donc à volonté, suivant cette règle, écrire devant le ع ou le ق un س ou un ص (ou même un ج).

Ce qui est singulier c'est de voir ici le *ain* remplacé par un *qaf*.

Pouvons-nous faire état de cette mutation pour justifier l'assimilation de *Qoumrân* et de 'Amorah?

Il est à noter que ce phénomène se présenterait justement dans le nom de deux villes de la Pentapole.

L'on peut toujours, il est vrai, se demander si l'on n'a pas affaire ici à une altération purement *graphique*, le â et le ä se confondant volontiers sous le *qalam* des copistes, principalement au milieu des mots.

Dans ce cas il n'y aurait à tirer, du fait que j'ai cru devoir relater, aucun argument pour le changement *phonétique* d'un *ain* hébreu en un *qaf* arabe.

Je vous laisse le soin de juger dans quelle mesure ce fait peut contribuer à confirmer l'identification que vous avez proposée pour le site de Gomorrhe et que vous avez appuyée, du reste, par d'autres rapprochements importants dont je n'ai pas à m'occuper en de moment.

Puisque j'en suis sur le chapitre de Ségor, veuillez me permettre d'ajouter un mot.

Le témoignage des auteurs arabes nous prouve que le nom de la ville de Ségor s'était maintenu chez les habitants sémitiques de la Palestine, avec son *ain* ou *ghain* médial.

Par conséquent, si ce nom est encore en usage aujourd'hui, il y a bien des chances pour qu'il ait gardé cette lettre si caractéristique (1).

Ce qui rend plus probable encore la conservation de ce nom sans trop grande variation, c'est qu'il avait l'avantage d'offrir un sens apparent commun à l'hébreu et à l'arabe, et, sur lequel la Bible elle-même insiste déjà: celui de *petit* (2).

(1) Ou tout au moins le *qaf* qui en tiendrait la place, si l'on prête à la variante des manuscrits discutée plus haut une réelle valeur phonétique.

(2) La ville de Segor semble même avoir donné son nom au lac *Asphaltite* = *Boharet* (ou *Bohaïret*) *Zoghar*, ce qui fait voir que le souvenir ne s'en est jamais perdu. Il y avait en Edom un nom de localité tout à fait congénère, צֵעִיר (II *Rois*, 8 : 21), et un autre dans le territoire de Juda, צֵעִיר (*Josué*, 15 : 54, dans le groupe d'Hébron).

On pourrait même à la rigueur admettre que c'est là l'origine véritable du nom, ou plutôt du surnom de cette ville, qui s'appelait anciennement *Bela*'.

En tout cas, cette idée étymologique semble avoir préoccupé de bonne heure les commentateurs du texte biblique.

Tout le monde connaît la curieuse tradition relative à l'inceste de Lot, et à l'origine des Moabites et des Ammonites.

Dans cet épisode, placé immédiatement après que Lot est sorti de Ségor, les deux filles et concubines du père de Moab et d'Ammon ne sont pas nommées; le texte se contente de les désigner par les mots *Bekira*, l'aînée, et *Se'ira*, la cadette (littéralement *la petite*).

Les rabbins qui affirment que la femme de Lot s'appelait *Edith*, עדית (probablement ערד, revenir, *retourner!* cf. le mouvement de curiosité qui fut cause de sa transformation en statue de sel), prétendent qu'une de ses deux filles s'appelait *Peloutith*, פלוטיית, nom qui paraît forgé pour jouer à la fois sur celui de Lot et sur le sens, bien en situation, de la racine פלט, délivrer, sauver, enfanter, etc.

Les auteurs arabes qui ont puisé aux sources juives appellent ces deux filles, l'une *Reyya*, *Racha* ou *Zaha*, l'autre *Ra'wa*, *Ra'oucha* ou *Zoghar*. Toutes ces formes ne sont que les variantes fautives (parfaitement justifiées par les habitudes graphiques arabes) de *Zoghar* ou *Zoghara*, et de *Rabbeta*.

M. J. Derenbourg a bien fait voir, dans la *Revue critique*(1), que les Arabes n'avaient fait que copier les deux mots araméens *Rabbetha*, l'aînée, et *Se'irta*, la cadette, et que les hypothèses de mythologie transcendante élevées par M. Goldzieher (2) sur ces variantes accidentelles des manuscrits arabes étaient construites sur le sable.

Il y a cependant, je pense, à retenir de cette singulière déviation de la légende une chose intéressante; c'est que les noms des deux filles de Lot, du père de Moab et d'Ammon, sont précisément les noms des deux villes principales de ces deux peuples, *Rabbat* et *Segor*, la grande et la petite. A côté de *Rabbath Ammon*, nous voyons apparaître, assez tard il est vrai, une *Rabbat Moab*.

Il est donc très-probable qu'il y a à faire dans cette tradition une large part à la légende, mais nullement dans le sens aventureux où tend l'hypothèse astronomique de M. Goldzieher.

Il faut rapprocher de cette observation la particularité suivante : C'est que le nom de Lot lui-même est traité assez géographiquement

(1) *Revue critique*, 30 septembre 1876, p. 219.

(2) *Der Mythos bei den Hebræern*, p. 224.

par la tradition arabe, qui ne se gêne pas pour appeler les habitants de la Pentapole, le peuple de Lot, *Qaum Lout*, et la Pentapole elle-même, les villes de Lot, *Madaïn Lout* (*Didr Qaum Lout*); pour désigner par son nom le lac Asphaltite, *Bahr Lout*; enfin, pour prêter au mot *Louti* (cf. *lawwât*) le sens que nous avons attribué au mot *sodomite*, ce qui achève de donner au neveu (ou frère, suivant le Talmud) d'Abraham, et à ses descendants, déjà passablement compromis, et à dessein, par le récit de la Genèse, une déplorable réputation en l'assimilant à la ville même dont il était, au contraire, le seul à ne pas partager les vices.

Cette tendance à concevoir comme des entités géographiques les plus anciens personnages qui touchent, plus ou moins immédiatement, à l'histoire ou au sol de Moab, à les *chorographier*, s'il est permis de s'exprimer ainsi, est très-accusée.

C'est là, du reste, *un des procédés favoris des Sémites, en matière de fable*; toute *légende* devient invinciblement *topique* entre leurs mains; c'est ainsi que finissent généralement leurs dieux, c'est ainsi bien souvent qu'ils ont commencé, et le *nom du lieu* qui leur a servi de berceau leur sert aussi de tombe: nés montagnes, fleuves, villes, etc., le *Baal*, le *El*, le *Reseph* syriens redeviennent en mourant montagnes, fleuves, villes; ils restituent à l'endroit son nom, et lèguent leur âme à quelque petit *weli* ou *neby* musulman qui s'installe à leur place sans plus de cérémonie.

Pour nous en tenir au cas et à la région qui nous intéressent, voici quelques exemples de noms historiques conservés sous forme géographique:

Sihon, le roi des Ammonites, qui avait conquis Moab et que défist Moïse: cf. *Chithdn*, ruine remarquable au sud de l'Arnon, auprès de laquelle vous avez découvert le beau bas-relief qui se voit au Louvre et qui n'est peut-être autre chose que l'illustration de la stèle de Mesa.

'Og, roi de Basan, allié du précédent: cf. *Au'djè*, la rivière importante qui se jette dans le Jourdain au-dessus de Jéricho.

Chobak, le général de Hadarezer, qui vint se faire battre par David à Helam, après la défaite des Syriens et des Ammonites devant Rabbat: cf. la ville bien connue de *Chaubak* du territoire des Edomites (le *Mont Royal* des croisés).

'Eglon, roi de Moab, qui fut tué par Ehoud le gaucher, à Jéricho: cf. la grande forteresse de *'Adjloïn*, dans le district dit *Montagne de 'Adjloïn*, au nord de Salt (Ammonitide).

Bela', fils de Beor, roi d'Edom à Dinhabah, qui ressemble consi-

dérablement à *Balaam, fils de Beor* : cf. *Bela'* nom primitif de *Segor*, comme nous l'avons vu.

Balaq, roi de Moab à l'époque de Moïse : cf. le *Balqa*, le grand district transjordanique qui correspond précisément au *pays de Moab*, au territoire perdu par Balaq au nord de l'Arnon. Nous avons sur ce dernier point l'aveu des Arabes eux-mêmes ; ils visaient bien — eux et ceux de qui ils ont pris cette tradition — dans *Balqa* le nom du roi *Balaq*, à tort ou à raison, peu importe ; en effet Yaqout dit que *Balqa*, chef-lieu 'Ammân (Ammon), tire, suivant divers auteurs, son nom de celui de *Bâlaq des Beni-'Ammân, fils de Loût*. Telle était aussi l'opinion juive, au moins à une certaine époque, comme on peut voir par Estor hap-Parchi, le contemporain d'Aboul Féda.

CH. CLERMONT-GANNEAU.